

J. Séguy

CRITIQUE d'une CRITIQUE

CRITIQUE d'une CRITIQUE

Dans le tome LXXI (1954) de la *Revue des langues romanes* p. 361-366, M. Guiter vient de publier un compte-rendu de mon livre *Les noms populaires/dans les Pyrénées centrales*. Voici les remarques que je me permets de lui présenter (je cite son c.r. par pages et lignes et mon ouvrage par paragraphes sous le sigle NP.) 363^{l. 44} "Je ne vois pas comment *bès* pourrait descendre de *bettu* (NP454) : *cattu* a donné *gat*, etc." et 361^{l. 4} "Evidemment un travail proprement botanique serait peut-être plus rigoureux...ne tolérerait aucune déformation des noms latins employés (cf. *Eureca* p. *ErUCA*)."
M.G. fait son profit de deux coquilles - j'ai pris soin d'avertir le lecteur qu'il n'en manquait pas - pour montrer qu'il est aussi doué en phonétique qu'en botanique, alors que je n'y entends rien : la plus élémentaire probité lui commandait de vérifier ces mots à l'index, où ils sont correctement imprimés. Ce qui situe déjà le niveau moyen des commentaires de M.G.

p. 363 l. 39 "Peut-on dériver (sic) *rumèk* de* *rumice* et *simèk* de *cinice* ? Voilà un singulier traitement de *k+e, i*." Si M.G. s'était reporté à NB 448, suivant l'index, il aurait pu éviter la peine de me donner cette petite leçon de phonétique élémentaire : j'y explique en effet *rumèk* par l'intervention du suff. -*eccu*, avec référence à une théorie différente de Ronjat.

p. 364, l. 34 "L'emploi de *blat* pour désigner la céréale dominante n'est pas spécial à la Gascogne. M.G. eût pu s'épargner cette proclamation en déchiffrant les cotes de l'ALF que je donne NP484, où je cite ce même emploi pour le prov. et le fr. prov. transalpins, en Saône-et-Loire et dans le Puy-de-Dôme.

p. 364 l. 47 "Est-ce à **capitittu* que l'on doit rattacher *kaddèt*, et non plutôt à *capitellu* ?" interroge malicieusement M.G., nous prouvant par là qu'il n'ignore pas la "règle" -*ellu* > *èt* en gascon, ce qui est tout à son honneur. J'ai écrit NP. 537 : **kabidèt* *Luzula* Ar. <**capitittu* - avec double astérisque- (cf. *kaddèt*), ce

que les spécialistes n'auront pas manqué de lire "kabi dèt vient de continuateur de *caput* + contin. de *-ittu* ; comparer le traitement différent de *capit* dans *kaddèt*. " Mon livre n'est pas un livre de vulgarisation : il a été rédigé pour un public compétent, qui connaît l'étymologie de *kaddèt* et qui sait que je la connais.

p. 363 1.18 Selon M.G., les alternances *b/g* devant *u* "h'exigent pas d'être expliquées au moyen d'une induction par *u*. " A l'appui de sa proposition, il a la malencontreuse idée de citer un passage du *Manual* de M. Pidal où je lis : (572) "*b/g*... : una vacilación semejante se da sobre todo en la inmediateción de una vocal velar. "

p. 363 1.24 "La chute de *b* dans *sabucus* n'est pas obligatoire. " Et M.G. de le prouver en alléguant des ff. anciennes en cat. cast. gasc. occit. "avec *b*", ce qui apporte de l'eau à mon moulin de NP 375, où je dis que la f.livresque *sabucus* a été remployée pour combler l'hiatus : en effet, en évolution mécanique, *-b-* aurait donné *-v-*. Au reste, cette chute de *b, v* romans devant voyelle labiale est de notoriété commune, et M.G. pourra trouver d'utiles enseignements, pour ne parler que du catalan, dans Fouché *Phonétique hist. du roussillonais* 102 et dans Badia *Gramática hist.* par. 70, 3.

p. 362 1.40 Pour infirmer mon explication de *jumbert/jim-*, M. G. prend soin de tronquer les deux traitements identiques que je donne à l'appui : *jütélés* et *jünk*. Il pense qu'en catalan *j* n'a pas pu palataliser ude *jumbert* parce qu'il s'est montré inopérant dans *genuclu>junoll* "par métaphonie" (??). M.G., qui de son métier est professeur de physique dans un collège des Pyrénées-Orientales, se figure évidemment qu'il existe des "lois phonétiques" (et en phonétique générale, par dessus le marché!) aussi simplettes que la loi de Mariotte.

p. 363 1.5 Il croit aussi qu'en matière humaine, un phénomène doit nécessairement s'expliquer par la détermination d'un facteur unique : ainsi *jé>ji* ne peut être dû qu'à une palatalisation, ou qu'à une dissimilation : il ne lui viendrait jamais à l'idée que les deux causes pussent agir en faisceau. Ce qu'il aurait pourtant appris en lisant NP 339.

p. 363 1.14 M.G. avoue comprendre très mal (NP347) que le même mouvement qui fait passer *é* vers *a* au contact de *r* apical semble entraîner *u* vers *ü* "c'est exactement l'inverse". Je n'ai risqué cette assertion qu'après avoir examiné les mouvements à la radioscopie : j'ai vu que le mouvement de bascule de la langue décrit par Grammont *Phonétique* 227 fait passer une voyelle antérieure vers l'arrière et une voyelle postérieure vers l'avant. Les mêmes causes, agissant dans des conditions différentes, produisent des effets différents.

p. 363 1.40 "Le diminutif *-iccu* ne me paraît ni pan-espagnol, ni pan-occitan ; je le crois essentiellement pyrénéen, etc. " M.G. pourra se convaincre du contraire en lisant Pidal *Manual* p. 234 qui,

tout en n'admettant pas l'origine romane, le constate en esp. commun, portg. et roumain ; dans Ronjat par. 677, M.G. relèvera avec profit des échantillons de ce suffixe pris des Alpes à l'Océan en passant par le Limousin.

p. 363, l. 54 "Le basque s'est étendu jusqu'aux Pyrénées orientales." Nous supplions M.G. de ne pas nous cacher plus longtemps la preuve décisive -qu'il a sans doute découverte- de cette révélation:

p. 364 l. 1 Il paraît que personne n'a pu démontrer qu'une métathèse *otia>otiane* s'est pas produite. M.G. est sans doute en mesure de prouver qu'elle s'est réalisée ? Avec des exemples empruntés à quelle langue ?

p. 361 l. 12 et p. 362 l. 16 M.G. estime mon réseau d'enquêtes trop lâche ; je n'ai opéré qu'une série de sondages, tandis qu'il travaille, lui, avec une maille 10 fois moindre. Mais tant que M.G. n'aura pas interrogé tous les sujets parlants de son domaine, il ne fera jamais, lui aussi que des sondages. Au lieu de s'amuser à diviser la superficie par le nombre de points, M.G. eût mieux employé son temps en lisant NP 20, où j'ai indiqué que les points "correspondent à des unités linguistiques, qui se superposent elles-mêmes à des communautés différenciées" (vallées perpendiculaires, étudiées en divers points.) Dans les Pyrénées centrales -et je pense que M.G. pourra observer le même fait dans les orientales- les lieux déserts occupent la plus grande partie de la surface : si j'avais suivi le carroyage géométrique que paraît souhaiter M.G., j'aurais été amené à placer des points d'enquête dans des endroits inhabités. Il est possible que les corneilles et les isards sachent nommer les plantes en leur patois : mais je ne connais pas le secret de les faire parler.

364 l. 16 "Suit une argumentation basée sur le *p* de la *f. kaparra* d'Azkue ; mais Lhande donne *kabarre*." En effet, en souletin, et au seul sens "ajonc", et il se garde bien de renvoyer à *khaparr* (p. 595) "hallier ; ronce, etc." N'importe qui, étant un peu au courant des rapports du basque et du gascon, reconnaîtra immédiatement dans ce *kabarre* un emprunt au gascon *gabarre* "ajonc", quelle que soit l'origine de ce mot : Lhande a pris soin de signaler que le mot de la ligne précédente *kabarra* est emprunté au gasc. *gabarrà* (collectif de *gabarra*.) Si M.G. avait lu un peu plus loin dans mon livre, il aurait vu que mon argumentation repose essentiellement sur une démonstration de mon maître M. Gavel, lequel, ainsi que le P. Lhande, a sur beaucoup de gens qui parlent du basque l'avantage de connaître le basque. A propos de cette prétendue alternance du basque. M.G. évoque *bl>pl* dans fr. du S-O *table double* : j'ai essayé mes lunettes, mais c'est bien imprimé noir sur blanc p. 364, l. 21.

364 l. 22 "Relèverons-nous l'ostracisme dont est frappé ibérique"... Je persiste. Je refuserai de me servir de ce mot tant qu'on

prétendra - d'ailleurs cela ne se fait plus- lui faire recouvrir tout ce qui reste inexpliqué en Espagne et dans les Pyrénées. Par contre, je l'admets parfaitement au sens de "langue parlée par les Ibères", et je m'engage ici solennellement, pour le jour où l'on ne fournira de cet idiome une grammaire et un dictionnaire utiles, à rechercher de bonne foi ce qui en subsiste dans nos contrées.

364 1.30 "NP : si l'on prend pour point de départ *abanione* - *anabione*, on rend bien compte de ...*cat.nadius*." J'avooue ne pas saisir -dit M.G.- : à partir de *anabione*, j'attendais *cat.anajo*, etc." Je comble la coupure "on rend bien compte de *auxn'u* Aire d'une part, *nabyu* SP, *anabyon* arag. *nadius* cat. d'autre part." Mon tort, en rédigeant ce passage, a été de ne pas prévoir M.G. parmi mes lecteurs sans quoi j'aurais mis les i sous les points, et amplifié : "...*nadius* -qui, malgré un accident impossible à reconstituer, ne peut évidemment être séparé des mots précédents." Mais, au fait, comment M.G. ne s'est-il pas souvenu qu'il venait d'écrire, la page avant "les alternances entre les occlusives sonores sont des phénomènes fréquents" ? Voilà une explication toute trouvée !

364 1.37 "Comment *jémbre*, avec accent tonique sur le premier é, peut-il être déduit de **jeniperariu* où le suff. est tonique ?" Les gens du métier n'auront eu aucune difficulté à comprendre : "*jémbre* f. déduite par désuffixation de *jémbre* < *juniperariu*."

365 1.11 "A propos du nom du maïs *blat* de *moru* M.J.S. nous dit : "cette formation est en France strictement localisée aux Pyrénées gasconnes." Je puis lui affirmer -dit M.G.- qu'elle s'étend aux Pyrénées catalanes (Cerdagne, Vallespir côte de Collioure à Cerbère.)" C'est-à-dire au contact immédiat de la Catalogne espagnole, et ce n'est pas moi qui contredirai les pathétiques affirmations de M.G., puisque j'avais écrit immédiatement à la suite : "Il est remarquable que *moru* soit un emprunt hispanique qui se superpose exactement à *cat.blat de moro* ; cela semblerait indiquer que le maïs a été introduit en Gascogne de Catalogne."

365 1.15 "Il est surprenant de voir classer *aspik* "lavande" parmi les emprunts français. En fr. au contraire le mot ne peut être qu'un emprunt méridional." Là aussi, nous sommes parfaitement d'accord, puisque M.G. ne fait que répéter -en croyant me contredire, et en supprimant toutes les précisions- ce que j'ai écrit sur les origines méditerranéennes de ce mot ; et ce n'est qu'avec d'extrêmes réserves que je l'ai rangé parmi les emprunts au fr. : la plante est à peu près nulle, à l'état spontané, dans les Pyrénées centrales, et il s'agit d'un mot voyageur indubitablement venu de la plaine peut-être par l'intermédiaire du fr.

365 1.20 à la suite "De même pour la pomme de terre : NP Quelle que soit l'origine du mot *truffe*, il est à peu près certain qu'il a été apporté dans les Pyrénées par la voie du fr." Pour la bonne raison

qu'il n'y a pas de truffes dans les Pyrénées et que l'aire pyrénéenne du mot est largement coupée de l'aire du S-E : mais ces vétilles n'ont pas retenu l'attention de M.G. qui m'accable sous l'argument que voici : "Mais tout le cat.pyrénéen dit *trunfa* ou *trufa*." Ainsi, grâce à M.G., nous avons maintenant un critère infaillible pour savoir si un mot gascon est ou non emprunté au français. C'est à savoir : "Du moment qu'un mot est employé en Catalogne, ce mot ne peut être en gascon un emprunt français."

361 1.25 "Peut-être l'auteur aurait-il tiré profit d'un ouvrage que je n'ai pas aperçu dans la liste bibliographique *Catalogue raisonné de la flore des Pyrénées orientales* par Gautier." Qu'aurais-je fait de ce livre, qui ne donne pas les noms vernaculaires des plantes ? M.G. continue : "La flore des Pyr. centrales doit avoir vraisemblablement plus d'analogies avec celle des Pyr. orientales qu'avec celle de la Normandie, qui figure à la bibliographie." La flore des Pyr. centrales, atlantique et même sub-arctique à haute altitude, a au moins autant d'affinités avec la Normandie qu'avec les Pyr. orientales, dont la flore méditerranéenne présente un endémisme bien connu, -du moins des botanistes- dont M.G. devrait être fier.

J'ai noté que la couleur jaune des fleurs procure des impulsions prédominantes P.365 1.53 M.G. nous apprend pourquoi : c'est parce que les fleurs jaunes sont de loin les plus nombreuses. M.G., qui a eu la curiosité de compter les titres de ma bibliographie et les pages de mes index, aurait-il aussi opéré le dénombrement des plantes de montagne suivant leur couleur ? Et si je lui disais, moi, que dans les hautes prairies du Comminges, c'est le blanc qui domine ? Il est vrai que pour un physicien, le blanc n'est pas à proprement parler une couleur, mais la résultante, etc.

365, 4.36 M.G. regrette que j'aie fondé mon étude sur l'observation de faits individuels : NP "notre travail a pour objet moins le langage que la parole", et M.G. commente : "Au fond, la réaction du sujet parlant, pressé de nommer une plante dont il ignore le nom, intéresse plus le psychologue que le philologue. Cet éloge que M.G. me va droit au coeur : il a vu que je n'étais pas un catalogueur de faits standardisés et racornis. La linguistique est une science de la vie, qui cherche à saisir l'humain dans toute sa subtile et mouvante complexité, physique, psychique et sociale, même si cette complexité doit déranger les belles constructions des "philologues" mécaniciens et géomètres -espèce heureusement en voie d'extinction.- C'est pour cela que la linguistique, malgré l'appareil scientifique dont elle se munit, est une discipline de la Faculté des Lettres, irréductiblement étrangère aux préoccupations, aux comportements, et, il faut bien le dire, à certaines personnes de la Faculté des Sciences.

Comme le dit si bien M.G. p.363 1.34 "ces remarques -les sien-

nes- pourraient se développer à l'infini." Au souffle d'une telle inspiration, n'importe qui pourrait en effet en formuler de la même force tout au long de n'importe quel livre, fût-ce le *Dictionnaire des communes* ou même la *Table des logarithmes*.

Faut-il ajouter que M.G. est passé sans le moindre frémissement à côté des pires sottises que renferme mon livre ? Il ne dit mot ni de cet ébouriffant chapitre "Fonds pré-latin d'origine non exclusivement aquitanique" - sinon pour un infime détail marginal-, ni de l'explication de *mandòrro* (Aure) fondée sur la méconnaissance d'une déterminante phonétique, ni sur l'étymologie de *furyalès de trufés* supposant l'ignorance du mot gasc.occid. *furyaloes* "billes pour jouer", ni de toutes les autres bourdes, trop réelles celles-là, que les connaisseurs -et en premier mon éminent ami Gerhard Rohlfs avec lequel M.G., sans doute possédé de la furie Alecto, voudrait me voir aux prises- ne manqueront pas de découvrir.

J. Séguy

Professeur de philologie romane à l'Université de Toulouse

Institut d'Etudes méridionales de la Faculté des Lettres

Toulouse mars 1954.
